



Avec François Bon sur la naissance du rock

Led Zeppelin est la rencontre de quatre musiciens, dont deux, Jimmy Page et John Paul Jones venus des studios. John Bonham, alias Bonzo, pratique les percussions depuis son enfance, et Robert Plant, le chanteur, était d'abord cantonnier. En douze ans et dix disques, ils vont faire la légende du rock, connaître la fortune, dépensant sans compter, vivant dans l'excès, jusqu'à la mort de Bonzo, détruit par l'alcool.

Cette démesure caractérise le groupe autant que la musique qu'il laisse. François Bon dresse les portraits croisés de ces quatre hommes, décrit leur parcours dans l'Angleterre en pleine mutation des années soixante, quand Londres faisait la mode. Employant le présent dans de courts chapitres, Bon propose une sorte de reportage à la Scorsese, avec montage alterné, flash back et extraits d'interviews. Mais Bon reste le romancier que nous connaissons, et c'est en romancier plus qu'en biographe que nous avons voulu l'interroger sur ce livre.

FRANÇOIS BON

**ROCK'N ROLL,
UN PORTRAIT DE LED ZEPPELIN**
Albin Michel éd., 388 p.

avec la linéarité, faire marcher le livre au rythme de l'enquête plutôt que la chronologie. Il y a toujours au bout le même mystère : au départ, des types à qui nous tous on a ressemblé, la province, trois accords de guitare. Qu'est-ce qui fait que c'est sur eux que le destin a catalysé ?

La Quinzaine littéraire : *Vous avez consacré une biographie aux Rolling Stones, et à Bob Dylan. Ici, c'est le mot rock'n roll que vous mettez en relief, et celui de portrait. Quelle continuité et quelles différences marquez-vous ainsi entre ces trois livres ?*

François Bon : Pour moi, plutôt une sorte de monolithe, ou un outil optique. L'archéologie des Stones pour toucher images, objets, peau de la mutation des années 60. Dylan un peu en amont avec l'assassinat de Kennedy, le mur de Berlin et la guerre froide. Et Led Zeppelin marqueur des années 70. Ce qui est commun, c'est une possibilité sans limite de reconstituer un réel extrêmement documenté, avec une large part réservée à l'enquête personnelle. Ce qui est différent, c'est évidemment ceux dont on parle : Dylan, énormément d'énigme, et par contre la littérature (Rimbaud, les surréalistes, Ginsberg) comme prime permanent. Led Zeppelin, une sorte de monde étanche à l'art contemporain de leur temps, à la culture en général, et pourtant ils se hissent pareillement à être incarnation d'une époque. D'où briser

Q. L. : *Ces trois livres occupent sans doute une certaine place dans votre travail de romancier. Pouvez-vous préciser laquelle, sachant que vous refusez le concept d'écriture rock, que vous parlez, page 105, d'« écrire lourd » ?*

F. B. : Je n'ai jamais été « romancier ». Jérôme Lindon rajoutait la mention sur tous ses livres, Echenoz non plus ne l'indiquait pas. Je n'ai jamais perçu la littérature autrement que comme mise en réflexion de ce qu'on ne comprend pas du monde. Les « vies » en sont une des longues traditions, depuis l'origine. Je ne sais pas si on travaille jamais autrement que sur ou au travers de soi. Je n'ai pas d'histoire personnelle particulière. S'il y en a une, elle est entièrement dans le court texte écrit à la mort de mon père, « Mécanique ». Or, pour ce même âge, et au même temps, pour Keith Richards ou Bob Dylan, ou Jimmy Page, on a ces mines de témoignages, photographies, documents filmés. Ils constituent une histoire qu'au même moment nous ne savions pas être histoire, même si Michel Foucault, Michel de

Certeau, Roland Barthes, Georges Perec, posaient cette surface très mince, au même moment, dans son enjeu propre. Il se trouve, par ailleurs, que cette très mince couche est devenue un élément déterminant dans le chemin du monde, la domination uniformisée de l'anglais, les maisons d'édition et les télévisions aux mains des marchands de missiles ou des rois du béton. En travaillant sur l'émergence du rock, on voit tout cela se fabriquer. Alors bien sûr, pas de tentation populiste ou simplificatrice de la langue : la violence, par exemple, est une question trop complexe pour des ouvre-boîtes trop simples, ou mimétiques. Mais j'écris avec ça dans les oreilles. La musique c'est quand même un tunnel spécifique : on se glisse dans l'écoute, elle vous dépose à l'autre bout du temps. Pour Led Zeppelin, c'est un mystère supplémentaire par rapport aux Stones ou à Dylan : la question du rythme, la frappe de peau de Bonham, est l'élément essentiel. Comment en rendre compte ?

Q. L. : Ce livre est aussi une plongée dans les années soixante-dix : que représente cette époque pour vous ? Quel rapport entretient-elle avec celle que nous vivons ?

F. B. : Si je le savais, je n'aurais pas besoin de l'écrire. On n'a pas encore commencé le bilan. La facilité de se déplacer, mais aussi la première rupture avec l'euphorie marchande, les 500 000 chômeurs, la 1^{ère} crise du pétrole. Mais aussi le droit de vote à 18 ans. Les expériences-limites de la drogue passant de l'élite artistique à la consommation de masse. Et pour ceux de mon âge, des virages non prémédités, rupture avec idée trop simple du politique, et sans doute grand désarroi au bout, puisqu'à Moscou, en juillet 1978, je m'achète un cahier et me mets à écrire.

Q. L. : La technique et en particulier certains progrès en matière d'instruments ou de diffusion du son (nouvelles guitares, nouvelles batteries, apparition du 45 tours) joue un grand rôle. Quelles répercussions cela a-t-il eu selon vous ?

F. B. : Ce qui me mettait en rage, dans la masse des livres qu'on peut déjà consulter, dans le monde anglo-saxon, sur cette naissance du rock, c'est trop de simplification. En littérature, ce qu'on a appris des travaux sur Flaubert, sur Proust, sur Céline, c'est l'importance de la genèse. Et l'importance du contexte. On ne saura pas comment et pourquoi les Beatles et les Rolling Stones ont pu trouver la domination du jazz, sans s'interroger parallèlement sur la pénétration de la télévision ou l'apparition du transistor. Il n'y a qu'à partir d'un certain grossissement de

microscope que tout cela devient intéressant : les voitures, les maisons, le fric. Alors oui, très concrètement, dans une constellation de points minuscules, on travaille à même la représentation du monde. Si on ne regarde pas de près la guitare, on n'entre pas dans ce qui seul nous importe, le mental.

Q. L. : Vous parlez du rock comme d'un « mode de destruction naturelle ». Pouvez-vous éclairer cette expression ?

F. B. : C'est dans Artaud qu'il faut chercher la solution, s'il y en a une. On n'invente pas, en art, sans une posture excessive. La posture excessive ne suffit pas, à elle seule, à garantir que cette invention vaille. Passionnant comment la vieille Angleterre fait des 6 Rollin' Stones, à leur début, alors qu'ils sont des garçons sages et des puristes du rythm'n blues, des mauvais garçons, bien avant, que l'idée leur en vienne. Ils découvrent tellement jeunes, avoir été projetés dans l'absolu d'être artiste. Le corps tient le coup, et il est confronté à une expérience extrême.

Le plus passionnant dans les interviews des Zeppelin c'est peut-être l'expérience non maîtrisable de la foule, la violence à exercer sur soi pour l'excès du concert.

Q. L. : Led Zeppelin, ce sont aussi quatre créateurs, des univers très forts, si l'on pense au guitariste Jimmy Page, et à sa fascination pour l'occultisme. Quel lien feriez-vous avec ce qui constitue votre quotidien, l'écriture ?

F. B. : Pour Led Zeppelin, une grande partie du travail a été de déconstruire la légende pré-déterminée. Dont l'occultisme, les partouzes, l'héroïne et autres. Ce qui ne veut pas dire que cela n'a pas été : mais il faut le situer dans une temporalité, des échelles plus précises. On prend plutôt des coups, on se fait snober sur la démarche, retour à la question de départ : on a toujours une ou deux catégories à réviser – non pas « romancier qui écrit sur le rock », mais que l'écriture, à un moment donné, puisse vous appeler dans ces zones limites du réel. Alors oui, à cet endroit, les musiciens sont des guides. Ils vont plus avant que nous dans la nuit.

Q. L. : Dans ce livre comme dans celui sur les Rolling Stones, on est frappé par la fin, ou plus exactement par le fait qu'il n'y a pas vraiment de fin. C'est comme si vous renonciez (c'est surtout le cas pour les Stones). Pourquoi ce renoncement ?

F. B. : Dans le livre sur les Stones, la jouissance à l'écriture biographique c'est qu'elle est circulaire. A un moment donné, et là

c'était en racontant leur brouille de 1983, la totalité du portrait présent a déjà passé, ne serait-ce qu'en négatif, image à écarter, dans les chapitres précédents. Et fin ouverte, parce que ces types vivent, travaillent. Phrase récente de Stephen Hawking : « l'univers est un objet fermé sans frontières ni bords ».

*Propos recueillis
par NORBERT CZARNY*